

## Les brèches de l'Histoire

Daniel Colson

**N**OUS SOMMES NOMBREUX SANS DOUTE – PARMIS LES PLUS optimistes, et au regard de la dureté des temps –, à avoir été touchés et réconfortés par le surgissement presque simultané, tout au long de l'année 2011, de mouvements à la fois très différents du point de vue de leurs enjeux, de leurs conditions et de leurs implications, mais possédant de nombreux points communs dans ce qui les constitue comme dans les espoirs qu'ils ont provoqués : en Espagne avec le « M15 », aux USA et les « Occupy » devant Wall Street puis un peu partout dans le pays, mais aussi en Russie, en Israël, et bien sûr de façon beaucoup plus tragique, en Syrie, en Egypte, en Libye et dans un grand nombre d'autres pays arabes et musulmans. Survenant après les grandes manifestations post-électorales iraniennes et – pour certains d'entre-eux – avant diverses formes de régimes démocratico-religieux, ces mouvements de 2011 sont loin d'être nouveaux, dans leurs formes tout du moins (rassemblements en grand nombre, occupations de places emblématiques et centrales, etc.). Internet en moins (mais ce qui change beaucoup de choses), on avait déjà assisté à des mobilisations comparables au moment de l'effondrement des régimes communistes il y a plus de vingt ans, en Allemagne,

en Tchécoslovaquie (avec la « révolution » dite de « velours »), puis, plus récemment et de façon récurrente, en Ukraine ou dans un certain nombre de pays d'Asie ; lorsque des foules en écharpes ou en chemises rouges ou vertes (à la manière des clubs sportifs ou des antiques courses de chevaux de Byzance) se succèdent et s'affrontent sur la scène publique pour soutenir physiquement tel ou tel dirigeant, telle ou telle famille, tel ou tel parti, avec chacun la singularité de ses couleurs ; mais tout aussi clientélistes, corrompus ou corruptibles les uns que les autres.

Que la « multitude » veuille bien, de temps à autre, se mobiliser spontanément, y compris pour des raisons politiques, n'avait eu, jusqu'ici, aucune raison de susciter beaucoup d'enthousiasme du côté des libertaires. Avec les événements de 2011 c'est différent, et pas seulement en raison de leur nombre

**“Les événements de 2011  
mettent au jour les linéaments  
et les potentialités d'une  
nouvelle alternative,  
directement libertaire”**

ou du caractère dramatique de certains d'entre eux. Quelques années après les mouvements alter-mondialistes, et alors même que les vieilles solutions syndicales et de gauche propres à l'Europe occidentale manifestent toujours plus leur épuisement, les événements de l'année dernière (à l'échelle de la planète eux aussi) mettent au jour les linéaments et les potentialités d'une nouvelle alternative, directement libertaire parce qu'impliquant de façon immédiate la question du pouvoir et de son exercice. Non plus la question de l'État et des mafias ou partis visant à le conquérir, mais l'affirmation d'une logique et de modalités d'association et d'action collective dont la presse et les médias n'ont pas manqué, à juste titre, de souligner le caractère « anarchiste ».

C'est cette dimension et cette perception nouvelles des événements de 2011 que je voudrais examiner dans ce texte. Et ceci à partir de deux questions complémentaires (ou réciproques) :

1 – En quoi l'anarchisme, comme expérience historique et politique relativement circonscrite (dont *Réfractations* est une des expressions contemporaines), peut-il (ou non) se reconnaître dans des mouvements aussi différents ; différents dans ce qui les distingue les uns des autres, mais aussi au regard de l'anarchisme historique.

2 – En quoi ces mouvements peuvent-ils eux-même se

reconnaître (ou non) dans l'anarchisme, non seulement trouver en lui leurs propres raisons d'être, au moment où ils ont lieu, mais également les raisons d'un devenir possible particulier ; non plus le retour immédiat à « l'épaisseur triste d'une vie privée axée sur rien sinon sur elle-même » ou encore « les intrigues sans fin » des « innombrables cliques » de « l'arène politique » dont parle Hannah Arendt<sup>1</sup> ; mais au contraire la démultiplication à l'infini de pratiques collectives libertaires, où « privé » et « public », social et politique, interactions immédiates et cosmopolitisme de l'ontologie anarchiste ne se distingueraient plus, où la richesse et la puissance de la vie des uns et des autres pourraient partout se déployer et se renforcer.

#### LA FIN DE DEUX ILLUSIONS

Paradoxalement, la possibilité pour les libertaires de se reconnaître dans des événements eux-mêmes capables de prendre sens dans le projet anarchiste tient sans doute en partie à l'effacement actuel de deux grandes illusions : l'illusion du « peuple » pour laquelle ces événements ne seraient que la manifestation sporadique et imparfaite ; l'illusion du « sens de l'histoire » prétendant à son tour transcender leur caractère éphémère et inachevé. Deux illusions dont l'anarchisme était déjà – dès son apparition – le contempteur le plus résolu (voir encadrés 1 et 2), mais qu'il avait pu malgré tout sembler parfois partager avec tous les autres courants de la modernité.

#### L'illusion du « peuple »

Cette première illusion (et sa durée) d'un « peuple » émancipateur (par essence) et donc nécessairement « progressiste », peut être rapportée à deux raisons historiques :

1 – L'étroite intrication des luttes nationales et des luttes sociales propres à l'Europe de la première moitié et du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, une intrication dont les événements de 1848 mais aussi la Commune de Paris sont une bonne illustration. Et ceci avant que les potentialités émancipatrices des « nations » européennes ne se transforment très vite en leur contraire : le « nationalisme » étatique et impérialiste, totalitaire et borné, qui, pour l'Europe toujours, devait déboucher

1. Hannah Arendt, *La crise de la culture*, folio, 1995, p. 12.

sur les catastrophes (externes et internes) du colonialisme et de la Première Guerre mondiale.

2 – Seconde raison du caractère durable des illusions sur le peuple : le retour, un siècle plus tard, du « national » dans les « luttes de libération » du même nom, qui, sous une couche de peinture marxiste, devaient tout aussi rapidement se transformer en un « nationalisme » non moins sordide et oppresseur que celui des empires dont elles héritaient à leur tour, quitte à sélectionner, homogénéiser et inventer les identités ethnico-religieuses nécessaires aux nouveaux États<sup>2</sup>.

Dès la fin des années 1880, et pour ce qui concerne la France et l'Europe, la brève mais éclairante expérience du « boulangisme »<sup>3</sup> dissipait l'illusion idéaliste d'un « peuple » naturellement de gauche. Elle révélait aux yeux de tous sa capacité à se transformer brusquement en son contraire: la cristallisation et l'émergence d'un « peuple de droite » et d'extrême droite ; le divorce entre le social et le national ; puis l'absorption du social dans le national, à travers les différentes formes de fascisme et de « national-socialisme » de l'entre-deux-guerres, jusqu'aux « populismes » contemporains, ou encore – nouveaux venus mais frères jumeaux du point de vue de la domination et des identités totalitaires – l'émergence de différents types de fascisme religieux, en particulier dans le cadre du monothéisme (dont l'islam est actuellement l'exemple le plus visible).

2. Sur ce débouché mortifère des luttes anti-coloniales, voir l'analyse de Patrick Chamoiseau sur les derniers et grands textes de Frantz Fanon, *Le Monde*, 11/12/2011.

3. Du nom du général Boulanger brièvement parti à l'assaut de la république.

#### L'ANARCHISME OUVRIER ET LA QUESTION DU « PEUPLE »

L'anarchisme est farouchement partisan de l'égalité et de la justice, mais il n'est pas une variété de populisme. Dans ses prises de positions pratiques et théoriques, il n'a jamais cessé de percevoir et de dénoncer les effets potentiellement oppresseurs d'une conception mythique du « peuple » et de ses soi-disant vertus naturelles ou ontologiques. Et ceci de trois grandes façons :

– Sur le terrain de la théorie, dès les années 1840, dans les analyses de Proudhon. Avec d'un côté la mise en évidence de la complexité et de la puissance du « peuple », une composition de forces multiples et hétérogènes, en transformations incessantes ; et de l'autre côté, la cristallisation mensongère de cette puissance complexe et différenciée en « symbole, mystère, idole » (*Du principe fédératif*, Rivière, p. 343) qui transforment le peuple en multitude aveugle et fanatique, compacte, totalitaire et conformiste, toujours prête à se soumettre à l'autorité et à la domination du même, à s'identifier à une puissance transcendante – Dieu, l'État, la Race, la Patrie –, et à tous les chefs prétendant non seulement incarner cette puissance collective mais en être la source et le principe.

### L'illusion du progrès et du sens de l'histoire.

En partie liée à la première, cette seconde illusion tient également à deux formes successives et enchevêtrées :

1 – L'illusion du « progrès » propre à l'ensemble de la modernité, un « progrès » technique, scientifique et humanitaire suffisamment puissant et trompeur pour justifier ou rendre imperceptible la domination et la peste coloniales<sup>4</sup> ; une illusion également partagée (jusqu'au premier conflit mondial) par un large éventail de courants « progressistes » (socialistes, démocrates, républicains, libéraux, libres penseurs, anticléricaux...) certes opposés à des forces traditionnelles et « réactionnaires » considérables mais perçues comme résiduelles et archaïques alors même qu'elles étaient sur le point de se recomposer à l'intérieur d'une nouvelle extrême droite, inconnue jusqu'ici et en partie héritière de la gauche et de l'extrême gauche.

2 – À cette première illusion, servant de socle ou d'horizon à un grand nombre de mouvements, de croyances et de courants d'idées, il faut joindre une seconde plus spécifique : le « matérialisme historique » du marxisme, cette croyance dans le caractère déterminé d'une histoire devant nécessairement déboucher sur le communisme ; une illusion manifestement religieuse mais se donnant l'apparence d'un dogme scientifique dont les partis et les États totalitaires qui s'en sont réclamé

4. Une illusion dont on retrouve actuellement les effets rancés dans les courants « laïques » et « républicains » où viennent se fondre gauche et extrême droite.

– Sur le terrain des courants de l'anarchisme en second lieu. On ne peut rien comprendre à l'importance du courant « individualiste » (aujourd'hui disparu ou recomposé autrement) si on ne le situe pas à l'intérieur du caractère effectivement massivement « populaire » et ouvrier de l'anarchisme d'alors et de la nécessité pour lui de ne pas tomber dans le populisme (« le troupeau » !). L'individualisme anarchiste, parfois violemment anti-syndicaliste, anti-organisationnel et aristocratique, ne s'identifie pas seulement aux petits groupes qui s'en réclament. Il est également présent (« massivement » pourrait-on dire) au cœur même des syndicats et des organisations de l'anarchisme ouvrier, comme contre-poids déterminant pour le caractère libertaire de ces organisations et de leur logique interne.

– D'où une dernière donnée de l'anti-populisme anarchiste : les mouvements et les organisations de l'anarchisme ouvrier lui-même, leur caractère construit à travers des pratiques (l'action directe) seules à même à ses yeux de sortir les ouvriers de leur condition d'esclaves salariés. Comme Griffuelhes le rappelle sans cesse (à propos des syndicats de son temps) : « le syndicalisme, répétons-le, est le mouvement, l'action de la classe ouvrière ; il n'est pas la classe ouvrière elle-même » ; c'est « le producteur » qui « en s'organisant avec des producteurs comme lui, en vue de lutter contre un ennemi commun [...], en combattant par le syndicat et dans le syndicat [...] crée l'action et forme le mouvement ouvrier » (*Le syndicalisme révolutionnaire*, 1909).

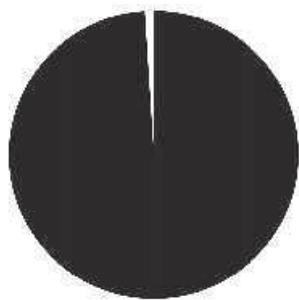
se prétendaient les seuls agents et garants ; en justifiant ainsi leur indifférence face aux métamorphoses et aux avatars concrets et empiriques d'un « peuple » et d'une « classe ouvrière » en chair et en os forcément inadéquats à leur essence et tout juste bons à brouiller et gâcher la tâche historique et providentielle qui leur était dévolue.

Que l'on ait pu croire si longtemps au « progrès » et au « sens de l'histoire » n'est pas le moindre des étonnements de ce début du XXI<sup>e</sup> siècle. Non que l'on puisse lui substituer cet autre achèvement de l'histoire auquel l'utopie totalitaire des nouveaux libéraux a prétendu à son tour, mais parce que l'on perçoit mieux (pour le moment tout du moins) – après Shakespeare et beaucoup d'autres – en quoi l'histoire, toute de folies et de fureurs, est justement porteuse d'une multitude infinie de devenirs possibles, anarchiques, discontinus et donc radicalement imprévisibles.

#### LES DISCONTINUITÉS DE L'ANARCHISME

Libérées des illusions du peuple et du sens de l'histoire, les aspirations actuelles à une autre vie – dans un monde qui de multiples manières tend sans cesse à les réprimer, les détruire et les falsifier – peuvent ainsi, non seulement se reconnaître dans l'anarchisme mais aussi, paradoxalement, lui révéler le sens de ses propres combats passés. En effet, il serait sans doute très exagéré de prétendre que l'anarchisme n'a pas participé, dans ses représentations et ses espoirs, aux illusions de

la modernité, ni qu'il n'ait été très souvent conduit à percevoir et à penser son originalité dans les cadres imaginaires et les pièges logiques du monde qu'il prétend transformer. Mais, abusés nous-mêmes par le caractère mémoriel et la durée relative (et tardive) de ses sigles et de ses organisations – « la » CNT espagnole (cent ans), « la » CNT et « la » FA françaises (bientôt soixante ans), « la » SAC suédoise (cent ans), « la » Gryffe (plus de trente ans), etc. –, il serait tout aussi erroné que nous percevions à notre tour l'anarchisme sous la forme d'une histoire continue, d'un projet et d'un programme suffisamment formalisés pour durer



OCCUPY EVERYTHING

dans le temps à la manière des Églises ou des petites chapelles marxistes-léninistes par exemple ; avec un début (le congrès de St-Imier ou, pour d'autres, la révolution russe, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, etc.) et une fin encore à venir, mais à une date aussi incertaine (et finalement indifférente) que la parousie chrétienne ; en se contentant en attendant, et entre deux évènements extérieurs intempestifs et dérangeants, d'une histoire institutionnelle de l'anarchisme réduite à ses seules et minuscules péripéties internes, la variation de ses effectifs et de son écho dans l'opinion, ses dissidences, ses hérésies, ses compagnons de route (Guérin, Bookchin, Castoriadis...) et ses récurrentes tentatives pour adapter une invariance aussi grande à des transformations extérieures forcément de plus en plus déconcertantes.

Comme les évènements ou les explosions récentes (après beaucoup d'autres) permettent de le comprendre, mais aussi comme le montre en écho, une meilleure appréhension de ses propres et non moins explosives expérimentations passées, l'anarchisme n'obéit en rien à une histoire continue ou cumulative. Dans ses réalités effectives, il se caractérise au contraire par une discontinuité et une anarchie de fait incompréhensibles et invraisemblables pour le regard méprisant de ses concurrents ou de ses ennemis autoritaires (et parfois des anarchistes eux-mêmes). Sans entrer dans une analyse détaillée, et au risque d'être un peu fastidieux on peut rappeler brièvement l'étendue et la variété de cette discontinuité historique (et géographique) de l'anarchisme, dans ses moments de force et de déploiement:

– Discontinuité et utilisation indifférentes des sigles et des identités, des programmes et des modalités d'organisation<sup>5</sup>.

– Discontinuité et hétérogénéité d'expériences et de mouvements aussi différents que le nomadisme guerrier ou pacifique des makhnovistes et des IWW nord-américains ; l'enracinement territorial des bourses du travail à la française ; la modération et l'esprit de sérieux des métiers hautement qualifiés de l'horlogerie suisse ; l'illettrisme millénariste des ouvriers agricoles andalous ; le nietzschéisme du mouvement ouvrier de Rio de Janeiro ; les conceptions malatestiennes et insurrectionnalistes de São Paulo ; le pacifisme tolstoïen de l'anarchisme bulgare ; etc.

5. Pour l'exemple brésilien voir Jacy Alves de Seixas, *Mémoire et oubli, anarchisme et syndicalisme révolutionnaire au Brésil*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1992 ; et la formule de Neno Vasco : « l'organisation aura la durée d'une seconde ou d'un siècle, conformément aux besoins », *ibid.*, p. 183.

– Discontinuité d'un mouvement à la fois ouvrier et paysan, mais artistique et culturel également, impliquant les mœurs, la sexualité et les affects les plus intimes ; un mouvement fortement individualiste et (potentiellement) ouvert à toute révolte et lutte d'émancipation possible, sans qu'aucune ne puisse prétendre à une prédominance; de façon égale dans leurs raisons d'être et leur autonomie.

– Discontinuité historique de mouvements intempestifs opérant aux marges du capitalisme, dans cette brèche et ce moment de déséquilibre entre des mondes traditionnels qui se défont et un monde capitaliste en train de s'imposer mais qui n'est pas encore parvenu à dresser tous ses pièges et à étendre son emprise totalitaire.

– Discontinuité temporelle d'expérimentations collectives brèves et ponctuelles : une dizaine d'années pour les IWW ; sept ans pour la fédération jurassienne ; dix pour la fédération des bourses du travail, moins de quinze ans pour le syndicalisme révolutionnaire français, l'anarcho-syndicalisme espagnol, le *forisme* argentin, etc..

– Discontinuité et singularité des forces constitutives de chacune de ces expériences collectives, en fonction de leurs

**“Dans ses réalités effectives, l'anarchisme se caractérise par une discontinuité et une anarchie de fait incompréhensibles et invraisemblables pour ses concurrents ou ses ennemis”**

lieux géographiques (villages, petites villes, grandes agglomérations), de leur taille (gros et petits syndicats), de leur ancienneté, de leurs caractéristiques professionnelles (mineurs de fond, violonistes ou boulangers), de leurs langues d'origine (tatares, juifs,

russes, ukrainiens d'Odessa par exemple) et d'une multitude d'autres conditions propres à chacune d'entre elles.

– Discontinuité et éclectisme des textes de références dans leurs inspirations, leurs domaines, leurs modes de composition, leurs conclusions et leurs présupposés théoriques et pratiques.

– Discontinuité philosophique d'une pensée et d'un rapport au monde tout aussi anarchique, trouvant ses meilleurs répondants du côté des concepts les plus excentrés et les plus étranges de la philosophie, les *monades* de Leibniz, les *modos* de Spinoza, la *volonté de puissance* de Nietzsche par exemple.

– Discontinuité, à l'infini, des rapports, des logiques et des processus internes propres à chaque entité constitutive de



l'anarchisme, dans chacune de ses plus petites composantes, chaque groupe, chaque syndicat, chaque individu à travers les tensions et les ententes changeantes et passionnelles des groupes affinitaires ; la rotation extrêmement rapide des responsables d'organisation ; l'expression immédiate, intempes- tive et hétéroclite des divergences et des conflits, politiques, tactiques mais aussi éthiques et personnels ; les changements incessants d'orientations et de positions collectives et indivi- duelles, en fonction des interlocuteurs, des moments, des situations et de la multitude hétérogène et enchevêtrée des enjeux formant la trame des pratiques et des mouvements à caractère libertaire.

#### LES BRÈCHES DE L'HISTOIRE

Au regard des données historiques on pourrait donc dire ceci. L'anarchisme ou plus exactement l'anarchie est un projet et une pensée de la discontinuité, et c'est pour cette raison qu'elle entre en phase avec la brièveté et l'exception des événements de 2011, qu'elle trouve en eux, comme ils trouvent en elle, des rai- sons d'être qui échappent à toute capture et solution transcen- dantes, que ce soit le sens de l'histoire (avec sa « vieille taupe » si faussement rassurante), l'essence émancipatrice du « peu- ple » ou la combinaison des deux dans la mission historique et mythique de la « classe ouvrière ». Il est vrai que cet écho et cette affinité entre anarchisme et révoltes ponctuelles et sans cesse avortées, sans autre lendemain que leur répétition tou- jours recommencée, n'en restent pas moins énigmatiques du point de vue du sens qu'il convient de leur donner. En quoi consistent les « raisons communes » supposées les unir ? En quoi la « discontinuité » dont on peut effectivement les cré- diter échappe-t-elle au néant et au négatif de la « destruction » (même jouissive) dont parle Bakounine, lorsque, selon la for- mule de Deleuze et Guattari, « tout s'arrête un moment » et que « d'une certaine manière, il vaudrait mieux que rien ne marche, rien ne fonctionne » ?<sup>6</sup> En quoi peut-on parler d'une tradition de la discontinuité ?<sup>7</sup> À ces questions il existe traditionnelle- ment deux réponses opposées mais complémentaires, reposant sur les mêmes présupposés et – pour cette raison, tout aussi critiquables l'une que l'autre.



6. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *L'anti-Oedipe*, Éditions de Minuit, 1972, pp. 13-14.

7. Sur ce point je me permets de renvoyer à la seconde partie de Daniel Colson, *Trois essais de philo- sophie anarchiste*, Léo Scheer, 2004.

La première consiste à prendre acte et à se contenter de la rareté et du caractère éphémère et négatif des moments de révolte, d'insurrection et de dissidence collective, à faire sienne l'idée que, si l'anarchisme n'est pas une utopie au sens courant du terme, il s'agit bien d'un rêve, certes présent (de temps à autre) et non à venir, mais qui reste sans lieu lui aussi ; seulement l'arrêt éphémère du temps et des rouages de la machine sociale; une exception dans la trame du monde ; une brèche dont la positivité ne réside que dans la surprise d'une rupture ou d'une suspension du temps ordinaire, qui ne peut pas durer et qui ne dure pas, même lorsque les insurgés tirent au fusil sur les horloges des villes. Pour éviter le doute ou le désespoir face à la rareté des moments révolutionnaires mais aussi, souvent, face au caractère tragique, misérable, trivial et parfois cruel et sordide de leur réalité, on voit bien comment cette première réponse a besoin de croire par ailleurs dans des puissances transcendantes – le Peuple ! le Progrès ! la Lutte des Classes ! la logique du Capital ! etc. – capables de transmuter le plomb en or, les vessies en lanternes, les œufs cassés en omelette et les assassinats et les viols en simples accidents de l'histoire. Mais on voit bien également en quoi ces transcendances, homologues à l'État, à Dieu, à la Science, à la Nation, sont justement un des principaux ennemis des anarchistes qui n'ont d'espérance que dans la réalité et la matérialité concrète,

#### ANARCHISME, RÉVOLUTION ET SENS DE L'HISTOIRE

La révolution libertaire n'a pas grand chose de commun avec ce que l'on entend généralement par le mot « révolution », soit qu'on réduise cette dernière à un banal (et plus ou moins mouvementé) changement de régime ou de dirigeants politiques, soit qu'on en fasse la parousie d'un déterminisme inscrit dans l'histoire du monde ; avec, historiquement et du côté marxiste, un mélange des deux où c'est la conquête du Pouvoir par le Parti qui au nom de l'Histoire et du Socialisme Scientifique impose une dictature et un régime de terreur ; à la mesure d'une utopie aussi impossible. C'est en ce sens que l'on peut comprendre le problème insoluble qui s'est posé aux anarchistes espagnols le soir du 20 juillet 1936 : la capture de la radicalité anarchique et polymorphe des pratiques libertaires dans les enjeux politiques et unidimensionnels de l'anti-fascisme et de la guerre civile, avec toutes ses turpitudes si peu libertaires. Messianique, mais un messianisme sans messie ni parousie, et comme l'exprime le concept anarchiste de « propagande par le fait », l'idée libertaire de révolution est entièrement incluse dans le moment présent, le présent d'une multitude d'actes ou de situations discontinues, de toute taille, enchâssées les unes dans les autres et

immédiate et innombrable des événements et des choses, et qui préfèrent toujours le désespoir de celui qui ne reconnaît que ce qu'il a sous les yeux, à l'arrogance satisfaite de ceux qui – quoi qu'il arrive – croient toujours voir au delà des apparences, à la manière des prêtres et autres grands timoniers.

La seconde réponse consiste également à prendre acte du caractère éphémère des situations d'insurrection ou de dissidence, mais à ne pas s'en contenter, à rechercher un remède ou une solution, un peu à la manière du *Que faire ?* de Lénine pour la Russie d'avant les « événements » de 1905. Dans cette seconde réponse il s'agit de proposer aux insurrections et aux dissidences d'aujourd'hui et de demain (mais d'hier également) des analyses et des objectifs tactiques et stratégiques suffisamment explicites, durables et continus pour relayer et suppléer des moments révolutionnaires aussi fugitifs ; pour dire leur signification et leurs orientations, et ne plus jamais revivre le vertige et l'effondrement des anarchistes espagnols le soir du 20 juillet 1936 ; pour transmuter des actes, des faits, des situations et des événements spontanés et confus en programmes d'action et en plans conscients, capables à leur tour d'agir dans les faits et les situations, de traverser le temps quelles que soient les circonstances, d'être toujours là, stockant, analysant et « tirant parti » de chaque expérience présente et passée.

pourtant radicalement autonomes, se répétant partout et sans cesse, en créant ainsi les conditions d'ensemble d'une transformation du monde, non plus en aval dans le vide utopique qu'occupent aussitôt le pouvoir et la violence totalitaire de l'État, mais en amont, dans la force, l'évidence, la résistance et les ressorts d'un monde potentiellement toujours déjà là.

Comme le perçoit et le montre Walter Benjamin, la révolution libertaire obéit à une toute autre temporalité que celle du temps chronologique et de la causalité linéaire, fut-elle dialectique<sup>1</sup>. À la fois monades et éternels retours, les actes, les situations et les événements de la révolution libertaire, aussi minuscules et éphémères qu'ils puissent être, sont toujours un retour à « l'origine » (*ursprung*) de la totalité qu'ils portent en eux, dans les « profondeurs » dont parle Archinov (*Le mouvement makhnoviste*), en ce seul lieu où l'ordre du monde peut être radicalement transformé, indépendamment de tout enchaînement extérieur, en se répétant et se faisant écho sur un même « plan de consistance » (Deleuze), un même « plan d'existence et de luttes » (Reclus).

1. Sur ce point, voir le très éclairant article de Jeanne-Marie Gagnebin « Histoire, mémoire et oubli chez Walter Benjamin » dans *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 3, 1994. Mais aussi le livre de Jacy Alves de Seixas, *Mémoire et oubli, anarchisme et syndicalisme révolutionnaire au Brésil*, op. cit.

Du point de vue du réalisme politique, cette seconde solution peut, parfois et pour un grand nombre d'autres raisons, présenter de grands avantages, comme le montre historiquement la façon dont le parti bolchevique a effectivement tiré les leçons des événements de 1905, a inscrit ses militants (peu nombreux) dans le gigantesque maelström des soviets et des mouvements de masse de 1917, en a suffisamment saisi les effets politiques pour lui fournir slogans, mots d'ordres et orientation, avant d'en prendre la tête et, bien sûr, de le détourner à son profit et au profit de l'État totalitaire qui devait aussitôt succéder à son épuisement. Mais plus encore que la première, l'anarchisme ne peut en rien se retrouver dans cette seconde réponse et ceci pour trois principales raisons :

1 – Parce que l'anarchisme refuse le principe même d'une conception du pouvoir et du politique fondée sur le marché de dupes de la représentation, là où États, partis et autres institutions idéologiques prétendent parler au nom des autres et faire à leur place ce qu'ils sont supposés vouloir pour mieux les dominer et leur imposer leur loi et leurs propres raisons d'être.

2 – Parce qu'en conséquence, au risque conscient d'en être réduit au désespoir, et sans le moindre ailleurs ou surplus,

**“L'anarchisme refuse le principe même d'une conception du pouvoir et du politique fondée sur le marché de dupes de la représentation”**

l'anarchisme s'identifie entièrement à la seule réalité immédiate, et concrète des moments de révolte, de soulèvement et d'insurrection ; aussi éphémères, anarchiques et minuscules qu'ils puissent être ; mais innombrables justement, et partout présents ; dont les rapports hommes/femmes par exemple, salariés/patrons, adultes/enfants, manuels/intellectuels, vieux/jeunes, gros/maigres, blancs/noirs, jaunes/blancs, etc. ne donnent qu'une idée extrêmement limitée et grossière. Des moments et des rapports innombrables, chaque fois singuliers et radicalement autonomes qui justifient un combat et des prises de positions incessantes et toujours extrêmement localisées, partout et de multiples façons, dans une guérilla permanente, sans chefs ni états-majors, et dont les grands soulèvements et mouvements de dissidence ne sont plus que des conjonctions, des « résultantes » nous dit Proudhon, les « explosions extrêmes » (et trompeuses) dont parle Nietzsche à propos des illusions du sujet et de l'individu, qui, en « déchir[ant] » la « trame » des discontinuités ordinaires,

« forment alors des exceptions brutales, presque toujours consécutives à des accumulations »<sup>8</sup>.

3 – Dernière raison. Parce que l'anarchisme peut justement se prévaloir d'une troisième réponse qui lui permet, à la fois de se reconnaître dans les événements de 2011 et d'être reconnu par eux.

#### LA RÉPONSE ANARCHISTE

Comme on l'a vu plus haut, les observateurs des grands événements de 2011 n'ont pas manqué de souligner leur dimension « anarchiste ». Mais, fait important, par ce mot il ne s'agit plus pour eux de mobiliser les clichés habituels – la violence, les drapeaux, la bande à Bonnot et le folklore d'avant 1914 –, ni même d'insister sur les affrontements avec la police d'une jeunesse encapuchonnée ou encagoulée. Signe des temps et peut-être de la constitution d'une perception nouvelle, le mot « anarchisme » est associé au contraire à des faits certes toujours aussi étranges mais beaucoup plus pacifiques, ordinaires et positifs : l'auto-organisation, la fraternité égalitaire, le refus des leaders et des porte-paroles, de toute délégation et de toute représentation, la disqualification des partis, syndicats et autres obédiences idéologiques et religieuses, les règles de décisions collectives, l'attention sensible à tous les rapports qui font notre vie ; un fonctionnement certes polarisé par ce qui le justifie – la lutte contre les banquiers par exemple ou contre les dirigeants et les régimes politiques corrompus et dictatoriaux – mais qui évite tout affrontement par trop frontal justement, de type militaire et donc symétrique et analogue à ce qu'il combat ; un fonctionnement ou un mode d'être que l'on pourrait aussi décrire comme tourné sur lui-même, sur ses dynamiques et la qualité de ses agencements internes, s'étonnant d'être là, aussi fort, aussi bien, et jouissant ainsi de lui-même, de sa propre affirmation.

Bref, si les événements de 2011 sont des brèches vite refermées, apparemment sur rien ou au profit de solutions et de compromis politiques d'une tout autre nature (les élections, une nouvelle constitution, de nouveaux dirigeants, etc..), ces brèches ne relèvent pas pour autant du vide ou d'une simple parenthèse, un mal nécessaire et *anarchique* au regard de l'ordre



8. Friedrich Nietzsche, *Aurore* (1881), § 115, "Le prétendu « moi »".

qui les a précédés et qui leur succède. Ce vide apparent est au contraire une plénitude, un trop-plein positif de pratiques, de modes d'organisations et de relations libres et égalitaires qui, en deçà et au delà de toute instrumentalisation, de toute soumissions à des forces et des raisons extérieures, affirment et rendent perceptible en un seul moment et en un seul lieu, le déploiement possible d'un autre monde : *l'anarchie positive* dont les événements de 1848 avaient révélé brusquement l'Idée à Proudhon et dont ce dernier ne devait plus cesser par la suite d'explorer les conséquences et les significations.

Il est vrai que ces moments de plénitude ou de trop plein de forces et de possibles sont extrêmement brefs et éphémères. Et ils ne manquent pas de provoquer l'ironie et le bon sens de tous ceux qui adhèrent à une normalité vécue comme indépassable. Il faut bien, tôt ou tard, rentrer chez soi, ne serait-ce qu'en raison de la fatigue. Il faut bien recommencer ou continuer de faire du pain, semer du blé, faire tourner les usines et rétablir les transports. L'auto-organisation comme celle de la place Tahrir (au Caire) par exemple et après beaucoup d'autres, ça va bien un moment, quelques jours ou quelques semaines peut-être, mais tôt ou tard l'énorme machine sociale doit se remettre en marche, en transformant ce qui a été vécu en rêve et en exception. Mais c'est ici justement que l'anarchisme trouve sa raison d'être et les raisons de son apport à

**“Les moments de plénitude ou de trop plein de forces et de possibles sont extrêmement brefs et éphémères et ne manquent pas de provoquer l'ironie de tous ceux qui adhèrent à une normalité vécue comme indépassable”**

cette rencontre entre le présent et le passé. Non pas dire ce qu'il faut faire, au nom d'une longue vue ou d'un prétendu savoir théorique surplombant et général, mais contribuer à penser le sens et la force de ce qui est en train de se faire, ici, ailleurs et à d'autres moments, dans de tout autres conditions, à travers la mise à jour d'une tradition des brèches et du discontinu ; lorsque chaque « événement » radi-

calement singulier et autonome (révolte, soulèvement) prend force et signification dans sa rencontre avec une multitude d'autres événements tout aussi singuliers.

Cet apport déterminant de l'anarchisme revêt deux grandes caractéristiques indissociables mais que l'on peut distinguer, l'une qui relève plutôt de ses modalités, l'autre de son contenu.

### Les modalités

Comme tous les autres courants politiques et idéologiques – mais le Parti ou l'Église en moins, ce qui change tout –, l'anarchisme dispose de quatre ou cinq grandes idées ou mots d'ordre qui, la plupart du temps, flottent dans l'air du temps, plus ou moins sonores et vides – « Grève générale ! Révolution ! À bas les chefs ! Auto-organisation ! Action directe ! » –, mais qui, parfois retrouvent tout à coup de la force et du sens dans des moments particuliers, les brèches de l'histoire justement, cette seule réalité que l'anarchisme se reconnaît ; en refusant volontairement (et parce qu'il y est inapte) les corps glorieux et permanents des Églises, des partis, des sectes et des États. Mais ce que l'anarchisme perd ainsi d'un côté – une existence institutionnelle, une visibilité et une continuité sur la scène publique –, il le retrouve de l'autre ; de trois façons :

1 – Par l'intensité et le caractère inouï (et donc réellement révolutionnaire) justement des grands moments de dissidences, de révolte et d'insurrection.

2 – Par le fait que ces brèches historiques ne sont que la manifestation la plus visible d'une multitude infinie d'autres brèches, minuscules cette fois, souvent imperceptibles, mais qui trouent également, et de partout, la trame lisse et continue des apparences de l'ordre et de sa reproduction, à l'école, dans les familles, les quartiers, les usines, les chambres à coucher, mais aussi dans les commissariats les plus sordides, et les têtes les plus obtuses.

3 – Par la capacité de l'anarchisme à redire et répéter par la parole et par l'écrit l'Idée libertaire dans le foisonnement de ses textes, ses groupes, ses revues, ses bibliothèques, ses centres d'archives, ses débats, ses réseaux militants et ses modes de fonctionnement interne ; par sa capacité à redire le sens et la force de cette Idée non d'abord dans des traités théoriques, stratégiques ou programmatiques mais – apparemment de façon beaucoup plus modeste – dans des témoignages, des récits historiques, des documents et le bouche à oreille qui permettent à chaque expérience de révolte et de dissidence, aussi petite qu'elle puisse être, de se reconnaître dans ce qu'ils répètent à

**“Grève générale ! Révolution !  
À bas les chefs ! Auto-organisation !  
Action directe !”**

leur tour par les mots et les récits : une tradition de la discontinuité où, comme le dit Bakounine, chaque affirmation émancipatrice trouve dans toutes les autres, présentes ou passées, l'intensité et la richesse de ses propres raisons d'être, la possibilité de s'étendre à l'infini.

### Le contenu

En reprenant tout ce que nous venons de voir, et sans craindre de se répéter, on peut résumer cet apport dans six grandes considérations :

1 – Rappelons tout d'abord ce que l'on a vu. Les événements de 2011 sont des failles ou des brèches dans la trame de la reproduction sociale. Ces failles sont brèves et éphémères mais elles ne constituent pas un vide pour autant. Elles sont plutôt un trop-plein et, surtout, elles possèdent leur propre positivité, leur propre logique (auto-organisation), leurs propres raisons d'être qui, comme pour toute chose, mais de façon émancipatrice, tendent aussitôt à agir pour elles-mêmes, à partir de leurs propres modalités.

2 – L'anarchisme ne constitue en rien (sauf de façon dérisoire et illusoire) un projet extérieur et transcendant qui, à côté de beaucoup d'autres rivaux, prétendrait orienter ou instrumentaliser ces événements en vue d'un objectif plus ou moins lointain. Comme cette notion l'indique elle-même, l'anarchie n'est pas « plus tard », « ailleurs ». C'est un « entre-deux » toujours déjà là, immédiatement, à la racine des choses, des plus vastes comme des plus minuscules. Et c'est à ce titre, avec seu-

lement une intensité beaucoup plus forte (et à des degrés divers), qu'elle est présente dans chacun des événements de 2011, dans ce qui les a constitués un moment et dont on rend compte lorsqu'on parle d'auto-organisation, au sens premier du mot : se donner un nouveau corps, une nouvelle « constitution » qui échappe à toute extériorité, à toute instrumentalisation ; un corps ou une constitution auto-fondée qui ne se





reconnaît comme dehors que d'autres entités semblables, d'autres frères et sœurs en indépendance ; la libre association de forces libres dont parle Bakounine ; le fédéralisme proudhonien ; le syndicalisme révolutionnaire ; l'anarcho-syndicalisme ; les conseils ouvriers ; et tout autre déploiement à venir.

3 – Les événements de 2011 possèdent donc un contenu et une logique interne spécifique ; mais ils sont éphémères. Les événements que répète l'anarchisme et qui peuplent sa mémoire et ses bibliothèques – makhnovtchina, anarcho-syndicalisme espagnol, fédération jurassienne, « forisme » argentin, bourses du travail française, IWW nord-américains, etc. – sont également des failles dans l'ordre du monde mais beaucoup plus durables et étendues, montrant comment l'auto-organisation et l'auto-détermination peuvent à la fois durer dans le temps mais aussi, et pour ce faire, élargir ses champs d'action, s'introduire dans la trame même de la reproduction sociale, la subvertir dans ses réalités les plus intimes et en fédérer les innombrables brèches<sup>9</sup>.

4 – À l'inverse ou d'un autre côté, ce que les mouvements de 2011 perdent en durée, en étendue et en emprise, au regard des événements passés de l'anarchisme, ils le gagnent en potentialités et en évidences libertaires. En effet, relativement durables et étendus, les grands événements passés de l'anarchisme possèdent leurs propres limites. Ils ont pris corps dans une faille d'ensemble (la montée en puissance du capitalisme industriel, voir plus haut) qui, à la fois, a permis leur prolifération de par le monde, mais en les rabattant sur un plan limité des rapports de domination et d'émancipation : un monde d'hommes (la moitié de l'humanité !), ouvrier, massivement orienté par la lutte anti-salariale et les conditions du travail manuel en laissant ainsi de côté ou dans l'ombre, y compris en son sein, un grand nombre d'autres rapports de forces et de dominations tout aussi déterminants. À l'inverse et comme on l'a vu, les événements de 2011 – avec chacun sa singularité – ont la précieuse qualité de poser directement la question du pouvoir dans sa nudité et sa plus grande acception ; en impliquant ainsi la totalité des rapports humains sans exclusion, ni hiérarchie<sup>10</sup>.

9. Exemple de cette intrication du projet libertaire et des situations et des agencements immédiats, radicalement autonomes : l'« apolitisme » très particulier de l'anarchisme ouvrier qui permet aux libertaires de s'opposer à tout projet politique extérieur, quel qu'il soit, dès lors que ce sont les luttes ouvrières et les syndicats d'alors qui affirment eux-mêmes, directement, dans ce qui les constitue, le projet et la puissance subversive de l'anarchisme.

10. C'est ainsi qu'il faudrait montrer, à titre d'exemple, l'implication émancipatrice des femmes dans les événements d'Égypte, de Tunisie et des autres pays arabes, là où la chape de plomb de la domination masculine semble pourtant la plus lourde. De la même façon que l'on peut montrer une caractéristique tout aussi significative des événements libertaires en Ukraine de 1917 à 1921 : la remise en cause et la déconstruction (invraisemblables pour un œil normalisé) de cette autre chape de plomb que constituait l'antisémitisme populaire de cette région du monde.



11. Analogie à celui du mouvement ouvrier au cours des deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle : la voie parlementaire ou l'action directe.

12. Sur cette idée de « puissance latente » et de métamorphoses possibles d'un grand nombre de pratiques et de modalités d'association antérieures aux événements (depuis les « associations de voisins » espagnoles jusqu'aux groupes caritatifs ou aux relations plus ou moins directes entre producteurs et consommateurs), je remercie Pablo Romero venu à Lyon nous parler de l'expérience de Barcelone.

5 – Cette dimension directement anarchiste des événements de 2011, on peut plus particulièrement la saisir dans l'évidence du choix qui s'est présenté à eux<sup>11</sup>.

– Avec, d'un côté la solution la plus raisonnable, celle qu'impose le réalisme propre à l'ordre du monde, un moment suspendu, une solution politique : chasser le pouvoir en place et le remplacer par un autre, à travers un processus électoral, une nouvelle constitution politique, la conquête du pouvoir d'État, le ralliement et l'obéissance à des leaders ou à des partis charismatiques ou religieux. Dans cette première solution les « événements », avec leur contenu et leurs potentialités libertaires, sont renvoyés au néant de leur brève exception, réduits à n'être qu'une courte parenthèse dont les nouveaux dirigeants ne manqueront pas, par tous les moyens disponibles, d'interdire la répétition.

– D'un autre côté, radicalement différent, un autre chemin est possible, proprement libertaire ; celui qu'ont pu laisser deviner, dans leurs conditions propres, les mouvements de Madrid, de Barcelone ou de Wall Street par exemple. Non plus, en aval, une résolution politico-étatique – mettre fin à la crise, changer les dirigeants, s'en remettre à un nouveau régime. Mais s'attacher au contraire à la logique et aux spécificités des événements eux-mêmes – leur auto-organisation, leur refus du pouvoir, des partis et des représentants –, et refluer, en amont, dans la richesse et l'immense géographie de la vie humaine pour partout les répéter, les associer et les fédérer, dans les quartiers, les communes, les usines, les banlieues, les services administratifs, les hôpitaux, les écoles, les blocs d'habitation, etc., pour les démultiplier ; à partir de la diversité d'origine et des raisons d'être là, de tous ceux et de toutes celles qui se sont un moment rassemblés en grand nombre ; à partir des potentialités et de la richesse (souvent sous-estimée) des pratiques collectives et du réseau si divers des associations locales, des coopératives, des groupes artistiques, des structures d'aide et d'entraide, des co-propriétés, des pratiques scolaires et périscolaires, des syndicats et des collectifs de salariés<sup>12</sup> ; à partir de la multitude infinie des brèches et des rapports de forces immédiats qui, de multiples façons, composent la trame du monde où nous vivons.

6 – Il est vrai qu'en refluant ainsi de la scène publique si particulière des occupations en masse des places et des portes du pouvoir, vers l'ensemble des réalités constitutives de notre existence ; en autonomisant ces composantes sur le modèle de la démocratie directe partout répétée ; en les fédérant tout aussi directement, grâce à la puissance anarchique des moyens de communication actuels, la réappropriation de notre vie effectue un déplacement en partie inverse à celui des vieux mouvements de l'anarchisme ouvrier. Non plus seulement partir des métiers et des rapports de classe et de travail pour les étendre à l'ensemble de la société, sur le modèle des différentes formes du syndicalisme d'action directe. Non plus s'enfermer dans la lourdeur institutionnelle et statique des « comités » et autres « conseils ouvriers » de la grande industrie. Non plus seulement abolir le salariat et détruire l'État au profit du gouvernement des choses, mais transformer partout la nature des rapports de pouvoir et de décision ; opposer à la machine niveleuse, abstraite et mono-maniaque de l'ordre mondial, la puissance et la richesse inépuisables de chaque situation singulière et concrète<sup>13</sup>. En renouant ainsi avec la force et l'étendue des promesses anti-autoritaires des origines de l'anarchisme, en créant les conditions d'une société libre et émancipée.

13. Sur ce point, voir le texte très éclairant « A sarà dūra » dans *Contributions à la lutte contre le TAV (TGV Lyon-Turin)*, février 2012.

Daniel Colson

